

CHRONIQUES

LE PASSÉ ET L'AVENIR DES ÉTUDES ITALIENNES EN HONGRIE

Jusque dans les temps les plus récents, les influences italiennes, que l'on peut retrouver dans la littérature hongroise, et qui sont l'objet presque exclusif des études italiennes en Hongrie, n'ont été étudiées que très rarement. Il est vrai que, dès 1878, dans un assez long article paru dans le *Budapesti Szemle*, Sándor IMRE avait tenté un examen méthodique de la question, mais il n'avait pas encore à sa disposition les travaux de détail nécessaires à cette entreprise et qu'il ne pouvait exécuter lui-même. La seule question tant soit peu élucidée était celle des rapports du Comte Miklós ZRINYI, poète épique hongrois du xvii^e siècle, avec le TASSE, sujet traité par János ARANY en 1859 dans son discours de réception à l'Académie hongroise avec l'exactitude scrupuleuse qui lui était propre. Dans cette étude restée inachevée, il compare les trois premiers chants de la *Zrinyiade* avec certains passages de la *Jérusalem Délivrée* et montre ce que ZRINYI doit au poète italien.

Mais Sándor IMRE ne continua point les comparaisons de détail de János ARANY, dont il aurait pu ensuite déduire son propre jugement synthétique. Si, dans son étude, il montre bien, d'une manière générale, quels écrivains hongrois ont subi l'influence italienne, il n'a guère réussi à déterminer exactement dans quel sens elle s'est exercée. Tout d'abord il passe en revue les mots d'origine italienne entrés dans la langue hongroise, mais il se borne à mettre en parallèle des mots italiens et hongrois qui se ressemblent aujourd'hui dans la prononciation. Puis il

examine brièvement les rapports entre les deux pays sous les ANJOU et parle de l'humanisme, nourri à la source italienne, dont la cour du roi Mathias fut l'asile. Il mentionne JANUS PANNONIUS, qui traduit d'italien en latin les poèmes d'amour d'un versificateur d'Italie et rappelle la II^e satire de l'ARIOSTE, où le poète s'excuse de ne pas accompagner son maître HIPPOLYTE D'ESTE à l'évêché d'Eger, sous le ciel froid de la Hongrie, où l'on aime les mets fortement épicés et les longues beuveries. D'ailleurs Farkas DEÁK avait déjà parlé de cette satire (*La Hongrie d'après l'Arioste*, SZAZADOK 1873, p. 593), tandis qu'un autre avait raconté l'ambassade de PÉTRARQUE auprès de Louis le Grand et appelé l'attention sur quatre églogues de BOCCACE qui contiennent des allusions à l'assassinat du prince royal André et à la campagne de Naples de son oncle (Gustave Wenzel : *La Hongrie d'après Dante*, Pétrarque et Boccace. *Katholikus Szemle* 1888, p. 381, Guillaume Fraknoi : *Pétrarque et Louis le Grand*. *Századok* 1900, p. 552.) Sándor IMRE passe ensuite aux nouvelles en vers du xvi^e siècle, dont il suppose que les Hongrois ont emprunté le sujet, par l'intermédiaire de l'Allemagne, au *Décameron* de BOCCACE. Au xvii^e siècle, il cherche l'influence italienne dans les idylles de ZRINYI, et les compare aux œuvres du Tasse, de sorte qu'il ne peut découvrir que des analogies générales de motifs, de phrases et de forme. Il signale l'influence du goût étranger auquel ZRINYI doit certains côtés de son style, mais non le poète même (MARINI) dont il subit l'influence.

Il nous faut — dit Sándor IMRE — attendre cent ans avant de découvrir encore chez un de nos poètes des rapports étroits avec la littérature italienne. Dans les vers de Ferenc FALUDI, qui était en 1741-46 le confesseur hongrois de Saint-Pierre à Rome, il pressent l'influence du TASSE et de la chanson populaire italienne, puis il passe aux traductions de MÉTASTASE, au xviii^e siècle, dont il compare quelques-unes à l'original. Il parle aussi des traductions de Métastase par deux poètes hongrois du xviii^e siècle : Ferenc KAZINCZY et Mihály CSOKONAI VITÉZ, mais dans la poésie originale de ces deux auteurs il n'attribue qu'une faible part à la poésie italienne. A partir de ce moment, c'est surtout aux traductions (le Tasse, Dante) qu'il consacre son attention, et il ne s'étend un peu longuement que sur Sándor KISFALUDY dans ses rapports avec PÉTRARQUE.

Si l'étude de Sándor Imre fait époque, nous y ressentons aujourd'hui le défaut de sens historique. A quelques exceptions près, il ne voit que des influences isolées, des courants littéraires et sociaux. Mettre en parallèle, quant à leur valeur, les écrivains étrangers et hongrois, reprocher à un auteur de s'être formé le

goût à l'école de Métastase plutôt qu'à celle du Tasse, c'est — du point de vue scientifique — aussi superflu que stérile.

Grâce aux larges extraits qu'en ont donnés Francesco SIROLA et Henrik WLISLOCKY (*L'influenza delle lettere italiane sulle ungheresi*, Fiumei m. kir. áll. főgimnázium értesítője 1905. — *Ueber den Einfluss der italienischen Litteratur auf die Ungarische*, Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte, Berlin 1893), les recherches de Sándor Imre sont connues aussi des philologues allemands et italiens (*Bulletino della Società Dantesca Italiana* 1906). Mais ces études n'ont pas contribué à élucider la question davantage. Le seul ouvrage d'assez grandes proportions, récemment paru, est l'excellent livre de József KAPOSY : *Dante Magyarországon* (Budapest 1911) où l'auteur s'occupe aussi, brièvement, d'autres influences italiennes.

Mais si personne depuis Sándor IMRE n'a étudié la question dans son ensemble, l'histoire littéraire de la Hongrie n'a pas négligé d'en fouiller et d'en éclairer les divers chapitres quand l'examen des auteurs et des genres les mettait sur son chemin. La méthode la plus rationnelle consistera donc ici à résumer les résultats de ces recherches en suivant non l'ordre des travaux, mais le fil de l'histoire littéraire.

Commençons par les randonnées en Italie des Hongrois païens, au temps de leur établissement dans leur patrie actuelle. Tout dernièrement M. Aladár FEST (*I primi rapporti della nazione ungherese coll'Italia*, Corvina,¹ 1922), a montré comment les Hongrois parurent pour la première fois en Italie en alliés de l'empereur Arnolphe, afin d'aider leur protégé, Louis de Bourgogne, à gagner le trône d'Italie malgré la compétition de Bérenger, comte de Frioul (898). Ils soutiennent plus tard Bérenger, qui s'entoure d'une garde hongroise. Les chefs Dursac, Bugat apparaissent ici, puis survient Salardus avec une forte armée et il met le feu à Pavie, infidèle à Bérenger. Plus tard, dans leurs expéditions en Italie, les Hongrois secourent le pape Jean X contre le parti de la noblesse romaine, ou bien encore ce sont leurs relations avec Hugues de Provence qui les entraînent en Italie. Ainsi donc, après leur établissement en Hongrie, les Hongrois interviennent en alliés dans les querelles de l'Europe occidentale, et ce n'est pas seulement l'appât du pillage qui les pousse aux aventures.

1. La *Corvina*, périodique édité à Budapest par la *Société Mathias Corvin*, (Budapest, I: Hortly Miklós-ut, 49), en langue italienne, a été fondée en 1921, en vue des recherches sur les relations intellectuelles et littéraires italo-hongroises.

Au sujet de leur conversion au christianisme, Aladár FEST adhère aujourd'hui encore au point de vue de György VOLF et discute l'opinion suivant laquelle le peuple hongrois fut converti par des prêtres vénitiens qui lui apprirent aussi à lire et à écrire. (*Qui apprit aux Hongrois à lire et à écrire? Kitől tanult a magyar irni és olvasni.* Értekezések a Nyelv-és Széptudományok Köréből, 1885, t. XII.) Ils allèguent que le parrain de Saint-Étienne, le convertisseur des Hongrois, était le comte Deodato SANSEVERINO, que le premier roi de Hongrie fut en relations avec le cloître de Monte Cassino, qu'il fonda à Ravenne et à Rome un refuge pour les pèlerins hongrois, que son beau-père ORSON URSEOLO fut doge de Venise et le frère de celui-ci, ORSO, évêque de Grado ; mais ils soulignent surtout l'origine italienne ou italo-dalmate du premier auxiliaire de Saint-Étienne : SAINT-GÉRARD (GELLÉRT) et de ses compagnons (Rasina, Fra Gualtierò, Fra Mauro). Par contre, d'autres données historiques, les termes chrétiens du hongrois, les noms de baptême du XI^e siècle et l'orthographe des anciens monuments linguistiques semblent prouver aussi que les Hongrois ont reçu le christianisme des Slaves de Pannonie, que nombre d'expressions techniques du latin d'Eglise leur sont parvenues par l'intermédiaire des Slaves et non des Italiens, que les Slaves de Pannonie enseignèrent aux Hongrois l'écriture (János MELICH : *Szldv jövevényszavaink*, Les mots d'emprunt slaves en hongrois Nytud. Közl, 1902-1905 ; *A tövégi magánhangzókrol* [Les suffixes radicaux] Magyar Nyelv 1910 ; *Keresztneveink* [Les noms de baptême] Magyar Nyelv 1914). Il faut donc accepter avec une grande réserve, comme mots d'origine italienne — plus de trois cents — ceux donnés par Sándor Kőrösi (*Olasz kölcsönszók.* Nyelvőr XIII-XV, 1884-1887 ; *Olasz jövevényszók.* Fiumei áll. főgimn. értesítője 1891-92), ceux-là surtout qui se rapportent à la terminologie chrétienne. Plus certaine est la concordance des mots se rapportant aux tournois (*pálya* ~ *paglio* ; *pajzs* ~ *pavese*), à la navigation (*bárka* ~ *barca* ; *kátrány* ~ *catrame*) et au commerce (*passzomán* ~ en vénitien *passaman* ; *kordovány* ~ *cordovano* ; *bakacsín* ~ *baccaccino*) dûs à une influence plus tardive, au temps des Anjou. D'une manière générale, le grand défaut du travail de M. Kőrösi est son information insuffisante en ce qui touche l'histoire de la langue hongroise et son insouciance quant au mode et à l'époque d'adoption des mots étrangers. Comme l'a établi M. János MELICH, la plus grande autorité à cet égard, les mots hongrois d'origine italienne ne proviennent d'ailleurs pas d'un dialecte unique (vénitien), mais généralement des dialectes parlés dans le nord de l'Italie.

La première période de la littérature hongroise où l'on ait recherché dernièrement l'influence de la littérature italienne est le *xvi^e* siècle, c'est-à-dire l'époque où, sortant hors des murs des cloîtres, la littérature hongroise s'adresse pour la première fois à un public moins restreint. Les traces de l'influence italienne qui se manifeste ici ont été signalées par MM. Alexandre ECKHARDT et Zoltán FERENCZI. Le premier a touché ce sujet dans son étude sur Bálint BALASSA, parue en 1913 (*Irodalomtörténeti Közlemények*), puis, dans la *Corvina* (année 1921), l'a développé plus longuement et a montré comment le premier grand lyrique hongrois fut influencé d'abord comme auteur de chants par les airs des joueurs de luth italiens et plus tard, comme poète savant, par les images de PÉTRARQUE et sa composition cyclique. Il a prouvé aussi que le chant qui commence par ces mots : « Un autre esclave entendant... » (*Egyéb rab azt hallván*) dans les recueils de chansons de BARAKONYI et de VÁSÁRHELYI (*xvii^e* siècle) est une traduction assez fidèle du *xiii^e* sonnet de l'ARIOSTE (*Irodalomtörténet* 1916). M. Zoltán FERENCZI est allé plus loin. De l'introduction écrite par János RIMAY, disciple de Bálint BALASSA (au *xvii^e* siècle) pour les poèmes de son maître, et commençant par l'éloge de la Renaissance italienne, M. Zoltán Ferenczi conclut en effet (*Corvina* 1921) qu'en donnant consciemment l'impulsion à la littérature en langue vulgaire Bálint BALASSA était influencé par les arguments énoncés par DANTE dans son ouvrage *De vulgari eloquentia* ; mais quant aux intermédiaires par lesquels ces arguments parvinrent jusqu'à lui, nous sommes encore réduits aux conjectures.

À la même époque, au *xvii^e* siècle, les nouvelles hongroises en vers — les « belles histoires » (*széphistóriák*) — sont volontiers tirées de BOCCACE. Une comparaison avec les originaux est donnée par deux ouvrages, celui de Gustave HEINRICH : *Boccaccio élete és művei* (La vie et l'œuvre de Boccace, 1881), et celui de Rezső VISNOVSZKY : *Széphistóriáink olasz-latin csoportja*, 1907, (Le groupe italo-latin des romans en vers hongrois), où sont mis à profit les résultats des recherches de détail entreprises depuis la publication du premier de ces deux ouvrages. Pour un de ces groupes de romans en vers nous savons que les sources sont les adaptations latines de BOCCACE par BEROALDUS (Georges ENTEDI : *Gismunda et Gisquardus* ; G. SZEGEDI VERES, *Titus et Gisippus*) ou le texte latin de PÉTRARQUE : ISTVANFFY Pál, *Vollér és Griseldisz*.

A un autre groupe, dont nous ignorons encore par quel canal il se rattache à la source, appartiennent l'*Argirus* d'Albert GYERGYAI, dont le sujet est tiré de quelque chronique italienne du même

type que la variante italienne de la chronique Leonbruno (Cf. Théophile BOGNAR et Jenő BINDER, Egyetemes Philologiai Közlöny, 1894), le *Chevalier Francisco* de Gáspár RASKAI dont le thème, emprunté à un conte de BOCCACE, a pu être connu de l'auteur par l'intermédiaire de la poésie des Illyriens, en relations commerciales très vives avec les Vénitiens (Rezső SZEGEDI, *A vitéz Franciskó détszldv rokonai*, Les variantes illyriennes du « Vitéz Francisko ». Irodalomtörténeti Közl. 1912) et dans l'*Histoire de Nicolas Toldi*, de Péter SELYMES ILOSVAL, l'épisode du caveau dévalisé dont la source est le *Décameron* (II^e journée, 5^e nouvelle), mais indirectement, comme l'a fait remarquer M. Joseph FÓTI (Irodalomtört. Közl. 1908).

Nous pouvons faire rentrer dans le troisième groupe les adaptations de BOCCACE aujourd'hui perdues et dont il ne reste plus que le souvenir dans les renvois des chansonniers (Sur l'air de...) ou dans les *Postilla* de Péter BORNEMISZA. A ce groupe appartiennent l'histoire de Cymon (Bocc. V. 1.), le livre populaire sur Trágár Balázs-Blaise l'Obscène (*Décameron* III. 1.) et l'histoire du Franciscain (*Décameron* IV. 2). Albert GYERGYAI dit aussi dans son *Argirus* qu'il a déjà traduit de « chroniques italiennes » son histoire sur le pays des fées. Nous ne manquons donc pas de traces au xvi^e s. d'autres histoires puisées aux sources italiennes.

Toutes ces influences italiennes, qui jusqu'ici ont été examinées isolément et dont on n'a pas recherché les causes dans les conditions sociales et littéraires d'autrefois, prouvent que la littérature hongroise subit au xvi^e siècle les effets de ce grand courant littéraire italien qui dominait alors dans l'Europe presque entière aux xvi^e-xvii^e siècles. M. Alexandre ЕСКНАРТ, dans l'étude citée plus haut, a montré le premier que les influences italiennes que l'on peut discerner chez Bálint BALASSA sont en corrélation avec la poésie italienne alors en vogue dans les cours de Vienne, de Pologne ou de Transylvanie. A la suite de cette initiative, M. Jenő KASTNER s'est efforcé de tracer le tableau de la culture italienne à la cour de Transylvanie, au xvi^e siècle (*Cultura italiana alla corte transilvana nel secolo XVI*, Corvina 1922). Souvent aussi, chez les traducteurs hongrois de Boccace, on peut retrouver l'influence de leurs études à Padoue et du goût régnant à la cour de Vienne ou de Transylvanie. Une comparaison ainsi comprise, au sens le plus large du mot, donnera un tableau d'ensemble des influences italiennes au xvi^e siècle et en montrera l'importance. Il est certain qu'elles jouèrent un grand rôle dans l'impulsion consciente donnée à la littérature de langue hongroise.

Le développement de la poésie italienne chantée, répandue aussi

en Hongrie au xvi^e siècle, aboutit au xvii^e siècle à l'opéra. La forme la plus simple de l'opéra, caractérisée par la combinaison des airs divers et distincts, a dû exercer une influence sur deux de nos drames du xvii^e siècle, dont chaque scène est écrite en vue d'une mélodie différente. Tous deux portent le titre de *Comico-tragædia*. L'un est l'œuvre d'un anonyme (1646), l'autre (1593) est dû à György FELVINCZI, ancien interprète latin à la cour de Vienne, qui sollicita et obtint de l'empereur Léopold I^{er} l'autorisation de représenter des pièces de théâtre. La forme de ces pièces prouve qu'elles étaient destinées à être chantées, et l'on y sent l'influence de l'opéra italien à la mode à Vienne ou de la poésie musicale italienne en vogue à la cour transylvaine du prince Gabriel BETHLEN. La pièce de FELVINCZI présente aussi des concordances frappantes, quant au sujet, avec l'opéra de Francesco SBARRA et Marc Antonio CESTI : *Il pomo d'oro*, qui fut joué à Vienne pour la première fois à l'occasion des noces de l'empereur Léopold I^{er}.

Le grand poète du xvii^e siècle, le comte Miklós ZRINYI, a subi aussi l'influence de la poésie italienne. Il est l'élève des Jésuites qui cherchaient à Rome un appui pour réaliser leurs projets de contre-réforme. C'est par eux que Zrinyi entra d'abord en contact avec la culture italienne, pendant un assez long séjour qu'il fit à Rome, après avoir achevé ses études à leurs écoles de Gratz et de Nagyszombat. Dans la suite il reste aussi en relations constantes avec l'Italie. Il recueille les ouvrages historiques ou traitant de l'art de la guerre qui paraissent en ce pays, il se fait envoyer l'annuaire militaire et historique italien des années 1640, lit les poètes italiens, principalement le TASSE, l'ARIOSTE, PÉTRARQUE, MARINI. Dans son caractère et sa mentalité mêmes bien des traits rappellent l'homme de la Renaissance italienne. György KIRALY a examiné ses œuvres de ce point de vue (*Zrinyi et la Renaissance*, Nyugat 1920). Dans ses idylles, Zrinyi subit l'influence de Marini, dans son épopée : la *Zriniade*, celle du Tasse, mais de telle manière que ni ses sentiments personnels ni la matière historique de son poème, elle-même originale, n'ont à souffrir de ces influences. Cette question est l'une de celles que les philologues ont étudiées le plus exactement. Dans sa grande monographie sur Zrinyi, parue dans la série des « Biographies historiques » (Történelmi életrajzok) (1896-1902), Károly SZÉCHY a traité longuement cette question et Mária SANTAY s'est efforcé d'appuyer par d'autres parallèles avec Marini les conclusions de cet auteur au sujet des idylles de Zrinyi (*Zrinyi et Marini* 1915). Les rapports entre la *Zriniade* et la *Jérusalem délivrée* sont élucidés par les études dans lesquelles Joseph CSEBÉ et Kázmér GREKSA ont

poursuivi et élargi les parallèles exacts de János ARANY (*Zrinyásunk Tasso és Vergil megvilágításában*, Figyelő, 1889. — *A Zrinyásviszonya Tasso, Vergilius, Homeros és Istvánffyhoz*. A cisterciarend székesfehérvári főgimnáziumának értesítője 1889-90).

Dans le livre cité plus haut, Károly SZÉCHY compare les ouvrages de ZRINYI sur l'art de la guerre avec ceux des écrivains militaires italiens dont il a retrouvé les œuvres dans la bibliothèque du poète, laquelle nous a été conservée. Ses travaux ont été complétés par Sándor KÖRÖSI : *Zrinyi és Machiavelli* (Irodalomtörténeti Közlemények 1902) et par Zoltán FERENCZI (*Zrinyi és Busbequius*. Akadémiai Ertesítő 1917).

Cependant ce tableau serait encore incomplet sans les traductions, dues pour la plupart à des Jésuites, d'ouvrages italiens de morale religieuse, traductions qui nous conduisent au xviii^e siècle et auxquelles aucune attention n'a été accordée jusqu'ici.

Les liens politiques de la Hongrie avec Vienne se resserrèrent au xviii^e siècle, le goût des grands seigneurs hongrois se régla sur cette ville, et c'est ainsi que les opéras et cantates italiens furent introduits en Hongrie. Jenő KASTNER a résumé brièvement l'histoire des influences italiennes au xviii^e siècle (*La scuola italianeg-giante nella letteratura ungherese del secolo XVIII*. Corvina 1923). L'influence italienne est due alors partie aux relations directes avec l'Italie, partie à la mode viennoise, et partie aux esthètes allemands que nos écrivains lisent avec ferveur. Béla VÁLI a le premier donné un tableau de l'expansion en Hongrie de l'opéra italien. Son *Histoire du théâtre hongrois* (*A magyar színeszt története* 1887), contient pour la première fois un essai de bibliographie des livrets d'opéra italiens imprimés en Hongrie. Ce fut le prince Nicolas ESTERHÁZY qui en fit imprimer la plupart, à Sopron, chez l'imprimeur Silos. Dans ses châteaux de Kismarton et d'Eszterháza il avait une troupe italienne d'opéra, permanente, dont Joseph HAYDN fut le chef d'orchestre. Aujourd'hui encore, c'est dans la biographie de Haydn de F. Pohl, (Leipzig 1878) que l'on trouve la meilleure histoire de cet opéra.

Les mélodies de MÉTASTASE, dont pendant cinquante ans l'activité se déploya à Vienne, exercent aussi une influence sur la versification de Ferenc FALUDI, poète lyrique hongrois du xviii^e siècle, rafraîchissant ainsi la tradition, déjà épuisée, des formes de Balassa. Sur un autre des écrivains hongrois de cette époque, László AMADÉ, l'empreinte de la poésie galante allemande alors à la mode, et dont les formes s'expliquent également par des influences italiennes, s'exerce dans le même sens (Eugenio Kastner, *L'arte poetica di Francesco Faludi* ; du même : *Amade László gáláns ver-*

sei. Egyetemes Philologiai Közlöny 1923). L'influence de Métastase en Hongrie se manifeste au XVIII^e siècle par toute une série de traductions. Ses pièces, traduites en prose, sont aussi représentées souvent sur la scène des écoles (Alajos ZAMBRA, *Metastasio, poeta cesareo és a magyarországi iskoladráma*, Egy. Phil. Közl. 1919). Mais son influence sur l'art de Mihály CSOKONAI VITÉZ est particulièrement importante, car Csokonai, qui traduisit beaucoup Métastase, sut lui emprunter aussi la finesse de son goût rococo. Il connaissait d'ailleurs aussi passablement, par la chrestomathie de l'*Esthétique* d'ESCHENBURG, la poésie anacréontique italienne des XVII^e-XVIII^e siècles, et dans une idylle en prose écrite dans sa jeunesse, il mêle adroitement des traductions de l'*Aminta* du TASSE, du *Pastor Fido* de GUARINI et des idylles de GESSNER. Toutes ces influences s'observent nettement jusque dans sa poésie originale et la forme de ses vers (Eugène KASTNER, *Csokonai és az olasz költők*, Irodalomt. Közl. 1921).

Tandis que Csokonai apprend chez les Italiens la cantate, le chant alterné, la strophe à forme libre, quelques sonnets de KAZINCZY représentent une tentative unique dans la littérature hongroise par la reproduction exacte de ce genre difficile de la poésie italienne, et dont il respecte aussi fidèlement la forme que l'esprit. Kazinczy veut ainsi mettre à l'épreuve la langue hongroise, il veut savoir si elle peut rendre la mollesse italienne et si les entraves du sonnet ne sont pas trop lourdes pour elle. Une histoire du sonnet hongrois a été écrite par Bertalan VASS (*A szonett története*, chap. IX. A székesfehérvári kath. főgymnasium értesítője 1888-89).

Sándor KISFALUDY lui-même, au temps de son service dans la garde, à Vienne, lit déjà studieusement les poèmes de PÉTRARQUE et déjà, avant sa captivité en Provence, il crée une strophe originale qui n'est autre chose que l'adaptation du sonnet aux exigences de la versification hongroise. Les *Amours de Himfy* (*Himfy Szerelmei*) furent écrits par le même poète pendant sa captivité à Dragignan, sous l'influence directe de Pétrarque. Ils remplissent aussi un cycle de poèmes amoureux, écrits pour la plupart dans la même forme (sonnets, vers dit Himfy) dont la monotonie est rompue à intervalles constants par un chant de plus grande étendue. Et ce n'est pas seulement dans la structure mais encore dans les images et le thème des divers chants que se manifeste cette influence, mise en lumière surtout par Rezső RÉNYI (*Petrarca és Kisfaludy Sándor*, Budapest 1880) et Dávid ANGYAL (*Kisfaludy és Petrarca*, Irodalomtört. Közl. 1891).

Ainsi donc les influences italiennes des XVI^e-XVII^e siècles part-

viennent jusqu'en Hongrie avec les grands courants européens. Depuis le xvr^e siècle, lorsque, dans la littérature italienne, la langue vulgaire l'emporte définitivement sur la langue latine, on pourrait parler, en quelque sorte, d'un nouvel humanisme qui se répand dans l'Europe entière et qui se manifeste dans le culte des idées et des formes poétiques ainsi que de la musique italiennes. Il en est ainsi jusqu'au milieu du xviii^e siècle, quand ce rôle passe à la littérature française. Les influences italiennes qui se manifestent dans la poésie, les « belles histoires » de Bálint BALASSA, ainsi que chez Zrínyi, Csokonai et Sándor Kisfaludy — et qui se trahissent partie dans le sujet et partie dans les formes — ne sont donc pas des phénomènes isolés. Leur corrélation est donnée par les conditions de la culture et les courants du goût au milieu desquelles se trouve le poète hongrois. C'est à ces faits que doit s'adapter dorénavant tout mode d'investigation, car un résultat ne peut être atteint que si le tableau du milieu historique, des relations politiques, des voyages, etc., et les méthodes de la littérature comparée, au sens le plus large du mot, viennent prêter leur appui aux parallèles strictement philologiques.

Il en va tout autrement des influences italiennes au xix^e siècle. Le succès des pièces de GOLDONI sur la scène nationale hongroise, leurs influences — secondaires — sur tel et tel des poètes hongrois sont le dernier effet d'une mode littéraire. Celle-ci dépend d'ailleurs des circonstances individuelles dans lesquelles vivent les divers poètes hongrois, ainsi que de l'objet particulier de leur intérêt. Quant à des empreintes profondes, nous n'en connaissons que deux : celle du TASSE dans l'épopée de Márton DEBRECZENI *Kiövi csata* (La bataille de Kiev), copieusement commentée par Károly SZÉCHY dans la préface de son édition (1903. CXCII et pp. ss) et celle de DANTE, dont parle le livre déjà cité de Joseph KAPOSY. Ce dernier a dressé une bibliographie, embrassant jusqu'aux moindres articles, de la littérature dantesque hongroise dans le numéro spécial de la *Corvina* (1921) consacré à Dante. Nous avons d'ailleurs, depuis le milieu du xix^e siècle, toute une littérature de traductions artistiques, poursuivies avec méthode, et comprenant les œuvres les plus importantes de la littérature italienne. Nous nous bornons à citer la belle traduction de la *Divina Commedia* par le poète Mihály BABITS (*L'Inferno* : 1913 ; *Il Purgatorio* : 1920 ; *Il Paradiso* : 1922). Elle nous vient après celle, également en tercines, de Károly SZASZ, très exacte et copieusement commentée par le traducteur. M. BABITS fait précéder chaque chant de brèves notices historiques, indispensables pour

la compréhension de l'œuvre, et pour le reste, quant à l'interprétation des passages douteux, soutenu par une belle connaissance de la pensée dantesque, il se fie à sa propre intuition. Poète exquis lui-même, il manie admirablement la langue de la poésie hongroise et, quoique sa traduction ne manque pas d'inégalités, il sait faire ressortir en général très bien les élucidations scholastiques, la profondeur du sentiment, l'inflexion de la musique des tercets de Dante.

Le terrain des études italo-hongroises doit encore être étendu dans une autre direction : nous devons élucider comment le caractère et l'histoire du peuple hongrois se reflètent dans les œuvres des historiens et des poètes italiens, comment leur opinion varie au cours des siècles et dans quelle mesure l'Italie a tout récemment pris connaissance de la littérature hongroise, par le moyen de traductions. Mais un pareil élargissement, un examen méthodique de la question reste encore à faire.

JENŐ KASTNER.

(Université de Pécs)
